

## Table des matières

### Introduction et remerciements

1. Histoire de Liège
  - 1.1. Le berceau de la ville
  - 1.2. Premières traces d'occupation
  - 1.3. Naissance d'une bourgade
  - 1.4. De la bourgade à la ville
  
2. Saint-Denis et son quartier
  - 2.1. Saint-Denis en Liège
  - 2.2. Souverain-Pont
  - 2.3. Vers Neuvise et le Pont des Arches
  - 2.4. Aldegonde et Gangulphe
  - 2.5. Une Place pour flâner
  - 2.6. Les dimanches après-midi de Simenon
  - 2.7. Et aujourd'hui ...
  
3. Une collégiale dédiée à saint Denis
  - 3.1. Une collégiale
  - 3.2. Choix de la dédicace
  - 3.3. Quel Denis ?
  - 3.4. Premier coup d'œil à l'extérieur
  - 3.5. Surprenante harmonie des styles à l'intérieur
  
4. Evolution architecturale
  - 4.1. L'édifice roman
  - 4.2. La construction du chœur gothique
  - 4.3. Les transformations baroques
  
5. Décoration et mobilier intérieurs
  - 5.1. Le narthex
  - 5.2. Le fond de l'église
  - 5.3. Les nefs
  - 5.4. Le transept
  - 5.5. Le chœur
  - 5.6. Les orgues et le buffet
  - 5.7. La sacristie et le cloître
  - 5.8. Les cloches
  
6. Bibliographie

## Introduction et remerciements

Ce carnet du Patrimoine est un peu à l'image du bâtiment qu'il veut décrire, il reprend essentiellement les matériaux plus anciens, associés différemment mais ce sont les mêmes pierres.

Le travail est donc modeste ; pas grand chose de neuf n'y est apporté, il constitue principalement un nouveau regard construit à partir de celui que d'autres ont porté avant nous sur cette collégiale.

Tout d'abord, ce carnet reprend largement le contenu de la brochure réalisée (en 1980 ?) par Ghislain Pinckers curé de Saint-Denis depuis septembre 1974.

De nombreux compléments ont été apportés par Paul Wathelet, professeur ordinaire honoraire de l'Université, très intéressé par Liège et son patrimoine artistique.

Les parties consacrées plus spécifiquement à l'architecture et son évolution sont inspirées par le remarquable travail réalisé en 1954 par Nicolas Fraikin pour la Commission Royale des Monuments et des Sites (à recommander vivement aux passionnés d'architecture).

La partie relative aux orgues a été rédigée en son temps par Jacques Libois, organiste à Saint-Denis et s'inspire des travaux de Jean-Pierre Félix.

En premier lieu, je tiens à remercier Julien Maquet, de la cellule « publications » de l'Institut du Patrimoine wallon, pour la confiance qu'il nous a témoignée en nous proposant de consacrer un Carnet du Patrimoine à la collégiale Saint-Denis à l'occasion du millénaire de sa dédicace ; merci à ses collaboratrices, Sophie Bourland et Valérie Dejardin pour leur aide.

Merci à Pierre-Yves Kairis, chef de travaux à l'Institut Royal du Patrimoine Artistique (IRPA) pour sa relecture attentive et ses suggestions.

Je remercie également pour leur disponibilité :

Geneviève Coura du Service de l'Archéologie de la Région wallonne, Direction de Liège ;  
Sophie Decharneux et Maria Gallo du Cabinet des Estampes et des Dessins de la Ville de Liège,

Laurent Demoulin, du département de langues et littérature romane de l'Université de Liège et conservateur du fonds Simenon,

Favio Di Campi, du service de l'Inventaire du patrimoine architectural, SPW, Direction de Liège I,

Monique Merland, documentaliste au Centre d'Archives et de Documentation de la CRMSF,  
Fabrice Muller : [www.fabrice-muller.be](http://www.fabrice-muller.be).

Enfin, un tout grand merci à Catherine, Irène, Ivan et Michèle qui ont aidé à la recherche de documents ou qui ont relu les textes.

Luc ETIENNE

Malgré nos recherches, certains copyrights restent inconnus de l'auteur. Les ayants-droit éventuels sont priés de prendre contact avec l'éditeur.

## HISTOIRE DE LIEGE

### 1.1. Le berceau de la ville

Le nom même de Liège n'a pas d'étymologie assurée. Beaucoup d'hypothèses ont été avancées. La dernière proposée y voit un mot d'origine celte qui aurait désigné un endroit marécageux ; il serait apparenté au nom de Paris à l'époque romaine : *Lutetia*. Il est de fait qu'à Liège, la Meuse se divisait en un très grand nombre de bras plus ou moins larges et qui constituaient un fond marécageux.

Pour avoir une idée de ce qu'a été le berceau de Liège, il faut se représenter un fleuve vagabond qui, avec son affluent l'Ourthe, laquelle vient de recevoir la Vesdre, et aussi avec plusieurs ruisseaux, dont la Légia (un ruisseau qui prend sa source en bordure du plateau hesbignon, à Ans), occupe très largement la vallée, y décrivant une foule d'îles et d'îlots, inondés quand les eaux sont hautes et asséchés quand elles sont basses (doc 1.1. carte du site primitif).

En de nombreux endroits, cette situation a persisté jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle lorsque de nombreux bras de la Meuse furent comblés pour permettre le développement de la ville. Les boulevards d'Avroy et de la Sauvenière étaient des bras de la Meuse ainsi que les rues de la Régence et de l'Université ; certains noms de rues rappellent encore clairement l'omniprésence de l'eau : le Pont d'Avroy [*Avroy* vient du latin *arboretum*, lieu planté d'arbres], le Pont d'Île, le Pont Saint-Nicolas, etc.

Arrivant à peu près sur le site de l'actuelle Gare du Palais, la Légia se divisait en plusieurs bras qui allaient se jeter dans la Meuse ; aujourd'hui, à l'exception d'une brève apparition à ciel ouvert, elle s'écoule entièrement couverte vers la Meuse.

### 1.2. Premières traces d'occupation

Il y a quelque 200.000 ans, on peut imaginer quelques cabanes au confluent de la Meuse et de la Légia, mais l'occupation est probablement discontinuée.

En revanche, les fouilles réalisées place Saint-Lambert (sur le site de l'Archéoforum) ont révélé une présence humaine continue à cet endroit depuis 50.000 ans avec, aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, la présence d'une villa romaine assez importante, entourée d'une communauté agricole et dotée d'un système pour le moins moderne de chauffage par le sol -hypocauste-.

### 1.3. Naissance d'une bourgade

L'établissement du siège de l'évêché à Liège et la vénération des reliques de saint Lambert amènent le développement d'une bourgade, à une époque où, de toute manière, les villes sont rares.

Revenons sur cet épisode déterminant de l'histoire de Liège.

Très tôt, les évêques de Maestricht ont disposé, sur le site de ce qui deviendra Liège, d'une résidence rurale, avec quelques bâtiments dont une chapelle dédiée à Notre-Dame et aux saints Côme et Damien (martyrs sous Dioclétien, vers 287) et des vignes.

A la fin du VII<sup>e</sup> ou au début du VIII<sup>e</sup> siècle, l'évêque de Maestricht est un certain Lambert. Venu dans son domaine un 17 septembre d'une année sur laquelle on hésite (au plus tard en

705), sans doute pour surveiller sa vendange - rappelons que le vin était indispensable à la célébration de la messe et les transports peu développés -, il est attaqué par les membres d'un clan rival de sa famille, conduit par un certain Dodon et est assassiné avec les siens, dans la chapelle du domaine. La tradition pudibonde du IX<sup>e</sup> siècle prétendra que Lambert a été assassiné pour avoir reproché au maire du palais Pépin d'Héristal (Herstal) sa liaison illégitime avec Alpaïde, qui sera mère du futur Charles Martel, mais c'est une légende, admirablement mise en scène dans la peinture d'Auguste Chauvin (1861) intitulée *Le banquet de Jupille* et placée dans la Cathédrale de Liège ; en fait, il s'agissait plutôt d'un règlement de comptes entre clans rivaux.

#### 1.4. De la bourgade à la ville

*« L'église Saint-Denis est un témoin, sinon de la naissance, du moins de l'essor de la ville de Liège à la fin du Xe siècle » (N. Fraikin p. 9).*

Le meurtre de l'évêque provoque un grand émoi. Le successeur de Lambert, Hubert a ramené en bateau le corps de Lambert à Maestricht et des miracles sont signalés sur le parcours - cf. à Herstal, la chapelle Saint-Oremus). Lambert est connu comme saint Lambert et l'endroit où il a péri devient un but de pèlerinage. Très tôt, les populations le considèrent comme un martyr, de nouveaux miracles sont constatés. Sans doute pour cette raison, l'évêque Hubert ramène le corps de son prédécesseur à l'endroit où il avait été tué et, progressivement, le siège de l'évêché est transféré de Maestricht à Liège.

La raison de ce transfert était probablement que le site de Liège était protégé naturellement par ses collines et ses cours d'eau, ce qui n'était pas le cas de Maestricht. La bourgade de Liège, devenue siège de l'évêché, prend une extension certaine quoique modeste.

Pour défendre Liège, Notger (930-1008) construit les premières défenses de la ville, qu'il a munie de remparts.

*Vu ses allures de forteresse, on a souvent considéré que la tour de Saint-Denis aurait fait partie des fortifications de la ville. On le verra plus loin (4.1.), elle a toujours été une tour d'église, construite naturellement dans l'architecture du temps. Il n'en reste pas moins qu'une tour de cette hauteur au centre de la ville, face au fleuve et dominant d'autres édifices beaucoup moins hauts, a pu servir de poste d'observation en cas de danger.*

Notger fait également rebâtir la cathédrale Saint-Lambert en style roman ottonien et il inspire ou développe la création de sept collégiales (doc. 1.2) :

- Saint-Pierre (située sur la pointe la plus basse du Mont-Saint-Martin, ou Publémont *Publicus Mons*, la seule collégiale dont le bâtiment a disparu),
- Saint-Martin,
- Sainte-Croix,
- Saint-Jean-en-Île (où Notger sera enterré),
- Saint-Denis,
- Saint-Paul (l'actuelle cathédrale),
- Saint-Barthélemy.

Il faut également signaler deux abbayes bénédictines de grande importance, Saint-Laurent (créée sous Eracle en 968) et Saint-Jacques, dédiée à saint Jacques le Mineur. Celle-ci a été

sécularisée au XVIII<sup>e</sup> siècle et son église abbatiale deviendra à son tour une collégiale, mais pour peu de temps.

### ... Pour mieux comprendre l'histoire

#### Liège au centre des clans

Au VII<sup>e</sup> siècle, se développe la puissance d'aristocrates locaux, les Pépinides, famille qui produira Charlemagne et, après lui, les Carolingiens. La région liégeoise se trouve au centre du pouvoir, d'autant plus que Pépin le Bref renversera le dernier des Mérovingiens pour devenir, de maire du palais, roi des Francs, en 751, avec l'accord du Pape. Les prédécesseurs de Charlemagne ne résidaient pas dans une ville, il n'en existait guère alors, mais ils possédaient toute une série de domaines qu'ils occupaient successivement, passant de l'un à l'autre lorsque les ressources étaient épuisées. Un de ces domaines importants se trouvait très proche de Liège, de peu en aval, au bord de la Meuse : il s'agit de Herstal (à l'époque Héristal, du latin tardif *Heri Stabulum l'étable du maître*). L'arrière grand-père de Charlemagne s'appelait Pépin d'Héristal (seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle). L'entourage des maires du palais était propice aux intrigues et des clans s'y opposaient.

#### Naissance du Saint Empire Romain Germanique

A la fin du X<sup>e</sup> siècle, après les Carolingiens, les Ottoniens règnent sur la Germanie, avec pour centre la région de Cologne. Otton 1<sup>er</sup> avait, entre autres, remporté une importante victoire sur les Hongrois, le 10 août 951, jour de la saint Laurent, d'où l'extension du culte de Saint-Laurent - saint romain - dans tout l'empire, notamment à Nuremberg et à Liège. En 962, Otton 1<sup>er</sup> est investi par le pape de la dignité impériale, il devient le souverain de ce qu'on appellera le «Saint Empire Romain de la Nation Germanique », empire qui subsistera, avec des vicissitudes diverses, jusqu'en 1806, date où Napoléon 1<sup>er</sup> y met fin. Le second empereur de la dynastie, Otton II a épousé la fille de l'empereur de Byzance (la fille du βασιλεὺς), Théophano, dont on peut encore voir la tombe à l'église Saint-Pantaléon, à Cologne. Cette impératrice eu un fils de Otton II, le futur Otton III. Devenue veuve, elle dut assurer le gouvernement de l'Empire durant la minorité de son fils. Elle eut recours à l'aide de divers conseillers, dont un personnage qui s'était distingué au palais par son intelligence et son habileté, il s'agit d'un certain Notger, originaire de Souabe (Sud de l'Allemagne actuelle, dans la région du Lac de Constance).

#### Le « système » des princes-évêques

Au X<sup>e</sup> siècle, les familles nobles tendaient à s'approprier les territoires sur lesquels elles exerçaient le pouvoir, en se les transmettant de père en fils, c'est le début de la féodalité. Pour sauvegarder leur pouvoir qui se trouvait ainsi menacé, Théophano et ses conseillers (Notger semble avoir joué un rôle important dans la décision) donnent des pouvoirs régaliens, laïcs, à un certain nombre d'évêques. Comme, du moins officiellement, les évêques catholiques ne peuvent avoir d'enfants, les empereurs sont ainsi certains, à la mort des évêques, de récupérer le pouvoir sur le territoire concerné. Ainsi apparaissent dans tout l'empire, des principautés dirigées par des «princes-évêques », système qui a parfois duré jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui connaîtra un grand développement : Cologne, Münster-en-Westphalie, Trèves, Mayence, Passau, Salzbourg, Metz, Toul, Verdun, Strasbourg, Lyon etc.. .. deviendront autant de capitales de principautés épiscopales ou archiépiscopales. L'institution des princes-évêques

était certes ingénieuse mais elle devait susciter un conflit entre le pape et l'empereur, conflit qui deviendra la querelle des investitures.

## 2. Saint-Denis et son quartier

### 2.1. Saint-Denis-en-Liège (doc 2.1)

Remettons d'abord la Meuse à sa place. Jusqu'aux grands travaux du XIX<sup>e</sup> siècle, Liège avait des allures de Bruges wallonne ... ou de Venise au moins par le nombre et la complexité des bras du fleuve. La Sauvenièrre, aujourd'hui boulevard de la Sauvenièrre, suit le cours d'un des bras de l'ancienne Meuse, le long de la colline. Ce cours ne fut pas toujours imposant : déjà Notger avait dû en faire creuser le lit pour en extraire le trop-plein de sable et de graviers (d'où le nom *Sauvenièrre = Sablunaria .. et en wallon, sable se prononce « sôvion »*). Entre la Sauvenièrre et le cours actuel de la Meuse dans la plaine (telle qu'elle est actuellement), divers bras, plus ou moins importants, faisaient la jonction : ainsi ce qui correspond aux actuelles rues de l'Université et de la Régence (*sous le régime hollandais, le conseil communal était appelé Conseil de Régence*). Ces deux biez se séparaient à l'endroit de l'actuelle Place de la République Française. Le *Pont d'Île*, qui joignait la Cité à l'île, partait de cet embranchement pour aller jusqu'au Vinâve d'Île (*Vinave en wallon signifie voisinage, par extension : « agglomération, quartier, bourg groupé autour d'un noyau primitif », Jean Haust, dictionnaire liégeois*).

Long de onze arches, le Pont d'Isle surplombait encore d'autres biez, plus ou moins au niveau de l'actuelle rue Lulay-des-Fèvres (*l'îlot des forgerons*). On peut se représenter la longueur de cet ancien pont en parcourant l'actuelle rue du même nom qui a gardé sa courbure caractéristique : du point culminant, en comptant une égale distance vers les deux bouts, on arrive d'un côté à hauteur du Vinâve d'Île et de l'autre côté à peu près à hauteur de la rue de la Wache. La gravure (doc 2.2), vers 1822, le montre bien : on y voit les trois premières arches avec la fontaine des paroissiens de Saint-Gangulphe. Le pont, une fois à hauteur de l'actuelle rue du Pont-d'Île, était bordé de maisons, un peu comme le Ponte Vecchio à Florence (doc 2.1)

La gravure du *Biez de Saint-Denis* (l'actuelle rue de la Régence), vers 1820, (doc.2.3) montre qu'à cette époque le cours d'eau tenait autant de l'égout que du bras de fleuve... Un petit pont l'enjambe : c'est le Pont-Thomas ; une rue du même nom joint encore Saint-Denis à la rue de la Régence. On le voit, la collégiale construite par Notger et ses successeurs était au bord de l'eau ou peu s'en faut. Au pied de la tour passait la fortification notgérienne et la rue de la Wache était le passage normal entre Saint-Denis et le Pont d'Isle : une rue importante à l'époque et très fréquentée.

De l'autre côté, sur "l'île", l'actuel Opéra Royal de Wallonie (ancien Théâtre Royal) occupe l'espace du jardin des Frères dominicains, dont le couvent se trouvait dans la rue du même nom.

### 2.2. Souverain-Pont

Avant l'urbanisation moderne, le fleuve était nettement plus large et son accès en pente douce, ce qui favorisait les inondations en temps de crue (*à Saint-Denis, sur le pilier au pied de la chaire, deux traits indiquent le niveau d'inondation en 1726 et en 1926*). La muraille de Notger longeait la Meuse jusqu'à hauteur de l'actuelle Cité administrative. Un trou dans la muraille permettait le passage entre le bord du fleuve et le pied de la rue Souverain-Pont, baigné par un vivier. Le nom et le tracé de cette rue demandent explication. Le nom : en l'occurrence, c'est le passage dans la muraille qui s'appelait "pont", et il était dit "souverain" parce que "supérieur" (= en amont) au Pont des Arches. Le tracé : il va du Centre au fleuve, c'est-à-dire qu'il couvre aussi la partie appelée plus tard *Chéravoie (rue aux Charrettes)*. Les

deux rues forment donc un seul ensemble, artificiellement coupé par la rue de la Cathédrale aménagée au XIX<sup>e</sup> siècle.

Mentionnée déjà au XII<sup>e</sup> siècle, la rue Souverain-Pont était un axe important, très recherché par les classes aristocratiques et commerçantes de la Cité. Aujourd'hui, habitée par une population immigrée grecque ou turque, elle tient autant de l'ambiance orientale que des traits artistiques du passé. Le XVIII<sup>e</sup> siècle nous y a légué de très belles façades ainsi qu'en Chérayoie, par exemple les deux maisons qui font le coin de la rue de la Licorne. Mais il faut lever les yeux car, ici comme ailleurs, les impératifs commerciaux ont trop souvent massacré les rez-de-chaussée.

### 2.3. Vers Neuvise et le Pont des Arches

En remontant vers l'extrémité de Souverain-Pont, du côté du Centre, on arrive rue Léopold qui offre un bon exemple d'architecture bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle. Certes, elle a coupé brutalement l'enchevêtrement des anciennes rues du quartier... mais ce sont bien là les grands principes haussmanniens qui nous font tant admirer Paris.

C'est rue Léopold, au n° 24, que naît Georges Simenon, le 12 février 1903, dans un petit appartement au deuxième étage.

La rue Léopold évoque aussi la tragédie du 27 janvier 2010 : une explosion de gaz détruit deux maisons et fait 13 morts, 24 blessés et de nombreux sans logis.

En passant derrière l'Hôtel de Ville, on arrive rue du Stalon, autrefois encore plus étroite, qui présente également de belles réalisations du XVIII<sup>e</sup> siècle.

On arrive alors en Neuvise, *Novus Vicus*, (nouveau quartier) : sa "nouveauté" remonte au XII<sup>e</sup> siècle, quand elle fut tracée entre le marché et le fleuve. C'est depuis lors une artère à vocation commerciale et populaire, une des rues les plus caractéristiques du vieux Liège. Détruite lors du sauvage bombardement de Liège en 1691 par les troupes de Louis XIV, elle fut réédifiée et porte, une fois encore, l'empreinte du XVIII<sup>e</sup> siècle liégeois. Passez-y lentement, tout est à observer, tantôt sévère, tantôt amusant, toujours assez cossu, du moins comme on concevait la notabilité bourgeoise dans une ville de ce temps. L'église Sainte-Catherine est redevenue paroisse autonome depuis 1978, après avoir été chapellenie de Saint-Denis, confiée aux Chanoines réguliers du Latran.

Au bout de Neuvise, on arrive au *Pied du Pont des Arches*.

Le Pont des Arches est le premier pont sur la Meuse et le seul jusqu'en 1840 (*Le Pont des Arches à Liège*, p.5). Le tout premier a été construit par le prince-évêque Réginard dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle (1036 ?). Celui que l'on connaît aujourd'hui serait le sixième. La gravure réalisée par Paul Lauters en 1839 (doc 2.4) représente la troisième version du pont (seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle) dans sa forme finale. La tour centrale de contrôle d'accès construite en 1685 et baptisée « Dardanelle » par les Liégeois a en effet disparu (*Le Pont des Arches à Liège*, p.17) ; considérée comme symbole du pouvoir, elle fut supprimée en 1790 au cours de la Révolution.

A l'origine, le pont se situait plus en aval, dans le prolongement direct de Neuvise (et donc de la Place du Marché) et se poursuivait par la route menant à Aix-la-Chapelle, liaison éminemment importante dans le Saint Empire (voir plan de Liège aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, doc 1.2).



## 2.4. Aldegonde et Gangulphe

Il est toujours intéressant de s'interroger sur les motifs de la dédicace d'une église à tel ou tel saint. Si les noms d'Etienne, Madeleine et Catherine nous renvoient à la tradition biblique et antique, les deux autres évoquent l'histoire locale.

*Aldegonde* témoigne de la place prise par les femmes dans la christianisation de la Wallonie. Nous sommes au temps du bon roi Dagobert (vers 600-639), le seul roi intelligent des Mérovingiens tardifs. Une famille, peut-être de souche royale, renonce au monde et se lance dans l'aventure monastique, sur le conseil, semble-t-il, d'un ermite, Ghislain. Waudru fondera le monastère de Castrilocus (Mons) ; son mari, Vincent, celui de Soignies; quant à sa sœur, Aldegonde, elle sera abbesse de Maubeuge.

S'il faut en croire sa biographie, *Gangulphe* (ou Gengou) était un chevalier bourguignon qui prit part aux campagnes militaires de Pépin le Bref et fut tué par l'amant de sa femme. Il est devenu, probablement pour cette raison, le patron des maris trompés ...

## 2.5. Une Place pour flâner

Venant de la Place Saint-Lambert, en suivant la rue Gérardrie (le Ry de Gérard : encore un ruisseau ..) et son tracé sinueux à l'ancienne puis la Place Saint-Etienne, on arrive Place Saint-Denis. Tout y invite à la flânerie si le temps le permet. Certes, l'ancien marché au beurre et aux fromages qui subsista jusque dans les années soixante a disparu, mais la fontaine édifée en 1835 baigne encore discrètement la grande vasque qui en recueille l'eau. (doc 2.5 : eau-forte de J.Delfosse, la Place Saint-Denis et son marché).

Autrefois, un cloître occupait la Place actuelle et les bâtiments claustraux accueillait des étudiants studieux, attentifs aux leçons des doctes chanoines (voir doc 4.7, gravure de Remacle le Loup).

Face à l'église, une admirable bâtisse, malheureusement inoccupée aujourd'hui et connue sous le nom de *Maison Baar-Lecharlier*, c'est l'ancien Hôtel de la Poste de Cologne, édifié en style gothico-renaissance, sur un plan en H, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

## 2.6. Les dimanches après-midi de Simenon

Georges Simenon a été baptisé le 15 février 1903 à l'église Saint-Denis (doc 2.6) où ses parents s'étaient mariés et où un de ses oncles, Jean-Charles Coomans était sacristain.

L'oncle et son épouse Marie-Louise (la sœur du père de Georges) habitaient rue Sainte-Aldegonde, au n°5, un immeuble appartenant toujours au Conseil de Fabrique et les Simenon leur rendaient fréquemment visite. « *Derrière l'église, une petite place ancienne, délicieusement ombragée avec une fontaine au bruit frais. C'est là que se tient chaque jour le marché aux fromages, et l'odeur persiste, se répand loin dans les rues voisines, s'affadit à mesure que la journée avance (...)* Une lourde porte cochère, ornée d'énormes marteaux de cuivre qui doivent être astiqués tous les jours. La porte est en chêne verni, sans une tache sans une éraflure, et la façade, pour être entretenue plus facilement, a été peinte à l'huile, en blanc crémeux qui s'harmonise avec l'odeur de fromage de la place. » (*Je me souviens*, T. 17, pp. 69-71).

.. Et toujours dans le même quartier : « *On rencontre la foule qui sort de la messe de onze heure et demie à Saint-Denis. Désiré salue. Il est heureux. Les pas sont sonores, à cause de l'hiver, les lignes, surtout celles des pierres de taille, sont plus nettes. On s'arrête chez les Espagnols dont le magasin aux senteurs exotiques est peint en jaune canari (peut-être l'actuel magasin Inca, ou un autre, aujourd'hui disparu, au coin de la rue Léopold : ndlr). Parmi les monceaux de noix de Brésil, de figues, d'oranges, de citrons et de grenades, on choisit le*

*dessert du dimanche, une orange acide que Roger sucera après y avoir enfoncé un morceau de sucre, ou une grenade aux pépins enrobés de gelée rose. » (Pédigrée, T.19, p. 221).*

## 2.7. Et aujourd'hui ...

Après un abandon et un appauvrissement progressif apparu dans les années soixante, le quartier donne des signes très clairs de renouvellement ; en témoignent l'aménagement de la Place Saint-Etienne, en liaison avec la galerie Saint-Lambert ainsi que la remarquable rénovation de l'Hôtel de Copis qui abrite le siège de Meusinvest.

Les personnes qui quittent aujourd'hui l'église après la messe du dimanche sont certainement moins nombreuses que du temps de Simenon, mais elles sont bien là et elles contribuent profondément à la vie de ce quartier.

C'est aussi pour le maintien de cette vie de quartier que l'église Saint-Denis est ouverte chaque jour.

### 3. Une collégiale dédiée à saint Denis

#### 3.1. Une collégiale

Saint-Denis fut jusqu'à la révolution de 1795 une collégiale c'est-à-dire une église desservie par un chapitre de chanoines (du grec κανον la règle) ; ce sont des dignitaires ecclésiastiques, des « clercs » mais pas nécessairement des prêtres, qui à l'époque partageaient leur temps entre la liturgie (ils sont tenus à célébrer un certain nombre d'offices religieux par jour) et ce qu'on appellerait aujourd'hui la vie culturelle et sociale : formation d'étudiants et fondations caritatives.

Les églises collégiales n'étaient pas paroissiales. Mais à chaque collégiale était accolée une église paroissiale qui en dépendait. En fait, il y avait à Liège beaucoup de paroisses, avec des églises souvent très petites. Autour de Saint-Denis, les rues en rappellent encore le souvenir : Sainte-Aldegonde (petite église directement accolée à Saint-Denis), Saint-Etienne, Saint-Gangulphe, Sainte-Catherine, Sainte-Madeleine.

C'est en 1801 que l'église collégiale devint paroissiale pour le territoire des anciennes paroisses supprimées. Les églises furent rasées, sauf Sainte-Catherine, en Neuvise, qui est redevenue paroissiale depuis la cession de l'église Saint-Antoine et sa transformation en salle d'exposition du Musée de la Vie wallonne.

Si on a parfois ironisé sur certains chanoines présentés comme délicats et gourmands, les postes qu'ils occupaient et les moyens dont ils disposaient permettaient à certains de se consacrer à des projets de bienfaisance, d'étude et de recherche.

Ainsi, Pierre-Paul de Waldor (ou Valdor), chanoine de la collégiale Saint-Pierre puis de Saint-Denis, mort en 1694, fut l'instigateur de beaucoup d'œuvres de bienfaisance. Son épitaphe, placée au milieu de l'aile gauche de Saint-Denis, portait l'inscription « Verus pater pauperum ». Il fonda notamment l'hospice des incurables, le « Verbois » et son nom fut ultérieurement donné à l'hôpital gériatrique de la ville de Liège.

Son père, le célèbre graveur et marchand Jean Valdor le Jeune, mort en 1675, avait lui aussi obtenu à la fin de son existence une prébende à Saint-Denis (voir 4.1. *financement des constructions*).

Afin de rehausser les offices qu'ils célébraient, les chanoines entretenaient des musiciens. Ainsi, le père d'André-Modeste Grétry, qui avait occupé la place de premier violon à la collégiale Saint-Martin, passa en 1748 à Saint-Denis en la même qualité. Plus célèbre, son fils entra dans une institution de Saint-Denis où on formait les enfants de chœur à la musique. Devant ses progrès, un des chanoines lui suggéra de se rendre à Rome pour se perfectionner et le chapitre de Saint-Denis lui accorda une bourse pour financer son voyage.

### 3.2. Choix de la dédicace

Une église dédiée à l'évêque évangéliste de Paris, saint Denis, pourquoi à Liège ? C'est toute une histoire. Quand Notger est arrivé à Liège, comme évêque et homme de confiance de l'empereur Otton II, il a trouvé un "centre-ville" délabré, mal fortifié et presque abandonné par son prédécesseur Eracle qui avait conçu le projet de s'installer sur le Publémont, à côté de Saint-Martin dont il avait commencé l'édification et dont il désirait faire la cathédrale. En fait, Liège n'était pas un lieu sûr... Des seigneurs voisins ambitionnaient d'étendre leur pouvoir sur la région et, particulièrement, celui de Chèvremont qui se souvenait fort bien de ses ascendances carolingiennes. Or, à ce moment, les Carolingiens vivaient leurs dernières heures de pouvoir sur le trône de France et, en Germanie, ils avaient été dépossédés par la lignée des Otton.

Liège est au cœur de la Lotharingie du nord ; ses évêques ont déjà reçu pas mal de terres et Otton compte bien sur Notger pour enlever aux derniers Carolingiens l'envie de reconquérir cette Lotharingie qui est, ne l'oublions pas, la terre natale de Charlemagne... A ce train-là, le seigneur de Chèvremont est à l'affût ; il ne rate pas une occasion de guerroyer et son château-monastère est, dit-on, imprenable. On va bien voir ! Invité à baptiser le dernier-né de Chèvremont, l'évêque Notger aurait pénétré, selon un chroniqueur de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, dans l'enceinte du château avec ses soldats déguisés en moines et se serait livré à une mise à sac en bonne et due forme... En fait, il semble que Notger ait assiégé le château en compagnie de l'Impératrice Théophano de façon beaucoup plus classique (voir partie 1 : *Naissance du Saint Empire Romain Germanique*).

En tout cas, il en vient à bout et rase complètement le site qui comptait plusieurs églises. Notger fait construire une nouvelle église sur le site, ce qui empêche de reconstruire le château. Telle était la règle ; c'est aussi ce que Notger avait fait au centre de Liège, où il avait fondé la collégiale Sainte-Croix pour empêcher un seigneur d'y construire un château qui aurait menacé la ville.

Parmi les bâtiments détruits à Chèvremont figurait une chapelle dédiée à saint Denis, honoré à Paris, ce qui n'a rien d'étonnant en milieu carolingien.

Notger fait également édifier à Liège des églises qui seront comme une réparation du sac de Chèvremont. C'est sans doute dans cet esprit qu'il dédie, lui l'évêque souabe, notre collégiale au plus français des saints. C'était en 987. La même année, le premier Capétien monte sur le trône de France : Hugues Capet... et c'en était fini de l'histoire carolingienne. Mais - et Saint-Denis en est un des témoins - l'histoire de la Principauté de Liège n'a-t-elle pas été une perpétuelle tension entre l'appartenance politique à l'Empire Germanique et le désir de faire fleurir jusqu'à l'extrême nord de la romanité l'esprit de la France parisienne?

### 3.3. Quel Denis ?

L'église est donc dédiée à saint Denis. Le problème est qu'il y a eu au moins deux, voire trois Denis, confondus en un seul dans l'hagiographie, qui ne s'embarrasse pas toujours d'une stricte chronologie.

Comme le racontent les *Actes des Apôtres* (17, 34), à son arrivée à Athènes, saint Paul a voulu annoncer la Bonne Nouvelle aux Athéniens. Sur l'Aréopage, il leur adresse un discours habile dans lequel il loue la piété des Athéniens. Ceux-ci l'écoutent avec intérêt, jusqu'au moment où l'Apôtre annonce la résurrection du Christ. Incrédules, la plupart des auditeurs lui disent « on prendra le temps de t'écouter une autre fois ». La première rencontre de la philosophie grecque et du christianisme est donc un échec. Néanmoins quelques Athéniens se font

baptiser, comme un certain Dionysios (Denis) et sa femme. La tradition veut que ce Denis soit devenu le premier évêque d'Athènes et qu'il soit mort martyr ; on n'en sait guère plus.

Deux siècles plus tard, le Pape charge un autre Denis de convertir la région parisienne. Denis y vient, y prêche la Bonne Nouvelle, mais il finit par être arrêté avec ses deux aides, Rustique et Eleuthère, et ils sont décapités à l'endroit de Paris qui s'appelle toujours le Mont des Martyrs (Montmartre). La légende veut que, décapité, Denis soit parti sa tête sous le bras et qu'il ait marché vers le nord jusqu'à l'endroit où, plus tard, se dressera l'Abbaye de Saint-Denis. Le rôle religieux et politique de ce site sera considérable et il servira de lieu de sépulture aux rois de France. Malgré l'écart chronologique, ces deux Denis ont été confondus en un seul et sont présents tous les deux sur la prédelle du retable (voir partie 4).

Enfin, la tradition a ajouté un troisième personnage : « Denis le Petit », un moine, théologien du début du moyen-âge (env. 470 – env. 540), auteur de plusieurs traités, célèbres à l'époque, dont l'un sur *L'harmonie des sphères*.

Sur le maître-autel ainsi que sur celui de la nef latérale gauche, la statue de saint Denis porte à la fois la mitre de l'évêque et la sphère du théologien (doc 3.1).

### **3.4 . Premier coup d'œil extérieur** (doc 3.2.)

Vue de la Place Saint-Denis, l'ancienne collégiale surprend par sa forme :

- nef centrale solide, haute pour son époque, construite en grès houiller (987-1011 : elle n'a pas bronché depuis son édification),
- tour massive (XI<sup>e</sup> et début du XII<sup>e</sup> siècle) qui lui donne des airs de château fort avec sa stature robuste, ses fenêtres étroites, le clocher en bois recouvert d'ardoises,
- abside gothique, la plus élevée de la ville (fin du XIV<sup>e</sup> siècle), bas-côtés, transept et chapelles latérales gothiques également.

L'ensemble est bizarre. Si l'abside s'élève si haut au-dessus de la nef, c'est que les chanoines de l'époque avaient l'ambition de tout reconstruire en gothique : les moyens de mener cette transformation à bien semblent leur avoir manqué, heureusement.

Dans l'axe de la rue Saint-Denis, un beau portail classique en pierre bleue s'ouvre sur la Place. En fait, la collégiale avait deux cloîtres, dont seul celui qui se trouve de l'autre côté du bâtiment et qui date du XVIII<sup>e</sup> siècle a été conservé (côté rue de la Cathédrale).

Celui qui se trouvait sur l'emplacement de l'actuelle Place Saint-Denis a disparu à la suite de la révolution et, comme l'église n'avait plus de portail, on y a reconstruit celui d'une église paroissiale disparue, Saint-Thomas, qui était l'église paroissiale de la collégiale Saint-Barthélemy.

### **3.5. Surprenante harmonie des styles à l'intérieur** (doc 3.3)

A Saint-Denis comme dans toutes nos églises anciennes, de même qu'à Maestricht et pour certaines églises de Cologne, on n'entre jamais dans l'axe du chœur, mais toujours par les côtés. Ceci est dû à l'existence d'un «retro-chœur», ou chœur occidental, en allemand *Westbau*.

Apparemment, ce chœur occidental était, à l'origine, destiné à recevoir le culte de saints et parfois de leurs reliques (à la cathédrale Notre-Dame et Saint-Lambert, il était consacré aux saints Côme et Damien).

A l'intérieur, on est d'abord frappé par la largeur des cinq nefs. L'atmosphère est recueillie, avec ici et là un îlot de lumière : dans le narthex roman, sur l'autel du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur le retable brabançon du XVI<sup>e</sup> siècle...

Si le fond de l'église constitue comme un lieu de passage piétonnier, l'ensemble de l'édifice invite à s'arrêter et à contempler. L'harmonie de la nef romane et de l'abside gothique est indéniable ; le regard est attiré vers le haut et il se pose sur la croix processionnelle en argent qui donne un centre de gravité à l'autel, pour aller se perdre très haut dans les lancettes de l'abside et les tons chauds des vitraux. Si, par contre, on se retourne, on est à la fois plongé dans l'austérité romane du narthex avec ses lignes très pures et ses matériaux plus austères et émerveillé par le superbe buffet d'orgue, le plus vieux de la région.

La décoration des nefs évoque encore un autre âge, celui où des artistes, sans doute italiens, recouvraient les murs de stucs rococo.

Tous les styles se sont donné rendez-vous à Saint-Denis. Cela dit, Saint-Denis doit l'essentiel de son atmosphère d'aujourd'hui au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme d'ailleurs tant de demeures liégeoises : la voûte, le pavement, les portails intérieurs, les stucs, les statues de l'autel et du fond sont de cette époque. Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle est redevable des vitraux de l'abside. Récemment enfin, un espace de célébration a été édifié à la croisée du transept, qui était traditionnellement l'endroit réservé aux chanoines pour la liturgie. Longtemps d'ailleurs, un jubé a séparé la nef du transept. Les statues du maître-autel proviennent d'un jubé semblable, déplacé dans le fond de l'église en 1747 (N.Fraikin, p. 31).

## 4. Evolution architecturale

### Collégiale Saint-Denis : chronologie synthétique du bâtiment

- 987 : début de la construction dans le style roman mosan : murs très hauts, larges fenêtres,
- 12 mars 990 : consécration (dédicace) de l'église,
- 1003 : incendie de l'église dû à la foudre,
- 12 mars 1011 : dédicace de l'édifice reconstruit,
- XI<sup>e</sup> et début XII<sup>e</sup> siècle : construction de la tour, base carrée avec deux tourelles d'escaliers, appelée aussi Westbau, ou avant-corps ou massif occidental,
- XIV<sup>e</sup> siècle (début XV<sup>e</sup>) : remplacement du chœur roman par un chœur gothique avec abside,
- XIV<sup>e</sup> ? XV<sup>e</sup> ? siècle (fin de l'époque gothique) : ajout du clocher, construction en bois recouverte d'ardoises sur la tour en pierre ; ce clocher cubique très caractéristique apparaît sur les gravures de Liège de 1574,
- fin XVII<sup>e</sup> et début XVIII<sup>e</sup> siècle : transformations importantes inspirées par le style baroque (et rococo) : élargissement du bâtiment, remplacement des colonnes, stucs, ...

L'aspect du bâtiment tant à l'extérieur qu'à l'intérieur est donc le résultat de nombreuses transformations et réparations ; nous allons tenter de retracer ces grandes étapes depuis le début de la construction.

Nous ferons ici très largement référence à l'étude de N.Fraikin publiée en 1954 dans le *Cahier n° 5 du Bulletin de la Commission Royale des Monuments et des Sites*.

Cette étude est extrêmement fouillée et très éclairante sur la plupart des transformations successives ; nous en prendrons les grandes lignes ainsi que quelques schémas d'illustration.

Pour se faire une première idée de ces évolutions, le plan terrier de l'église proposé par N.Fraikin est très intéressant en ce qu'il montre, en les datant, les traces successives de l'emprise au sol (doc.4.1). D'emblée, on remarque qu'une partie importante de l'église actuelle est fondée sur ses bases romanes originelles.

### 4.1. L'édifice roman

*« La collégiale Saint-Denis a échappé en bonne partie aux restaurateurs gothiques ou classiques, assez pour nous laisser une image mutilée sans doute, mais suggestive, de l'art de bâtir à l'époque notgérienne » (N.Fraikin, p.10).*

Le plan roman de l'église comprend une nef centrale flanquée de part et d'autre d'une nef latérale (bas-côtés), d'un transept, d'une abside et d'une tour qui, on le verra (voir : *âge et rôle du Westbau*) est plus récente que les autres éléments et ne faisait peut être pas partie du projet initial (doc 4.2).

La partie la plus ancienne et la moins altérée de la collégiale actuelle est constituée par les murs gouttereaux c'est à dire les murs latéraux de la nef centrale qui sont tels que construits à l'origine ; vue de l'extérieur, la partie supérieure de ces murs n'a pas changé depuis 1000 ans : même aspect grossier de l'appareillage en grès houiller, même hauteur, mêmes cinq ouvertures de chaque côté. Pour ce qui concerne les faces intérieures de ces murs et leur base, c'est une autre histoire, nous y reviendrons.

Dans leur partie inférieure, à la place des colonnes actuelles, s'élevaient des piliers de section rectangulaire, réalisés comme les murs gouttereaux en blocs de grès houiller, de même épaisseur que ceux-ci (environ 90 cm) mais plus larges, ménageant ainsi des arcades plus étroites.

A l'intérieur, l'ensemble était probablement enduit comme le montrent les traces subsistant juste sous la charpente du toit.

La toiture d'origine de la nef centrale était moins pentue qu'aujourd'hui. Sur base des travaux de dendrochronologie réalisés par Patrick Hoffsummer, le mémoire de Julie Léonard (2007-2008) distingue trois phases dans l'évolution de la charpente de la nef :

- charpente primitive : 1015-1020,
- deuxième charpente : 1190-1200,
- consolidation : XVII<sup>e</sup> siècle.

Il faut noter que, à chaque nouvelle étape, des éléments des charpentes précédentes ont été conservés ; la charpente actuelle comporte donc des éléments de près de 1000 ans.

Des bas-côtés, il ne reste que peu de traces pour aider à la reconstitution. « *On ne peut que les imaginer semblables à ceux des églises mosanes de Celles et de Hastière, où l'ordonnance générale des murs gouttereaux est reprise sur les parois des nefs latérales : arcs aveugles et bandes murales encadrant des baies élevées et plus petites que celles de la grande nef* » (N.Fraikin, *L'église Saint-Denis à Liège, étude archéologique* p.102).

Quant aux toitures des bas-côtés, les restes de chevrons et les modillons dans le mur gouttereau sud suggèrent une toiture romane beaucoup plus basse, arrivant largement sous les fenêtres de la nef centrale. «... *en conséquence, les petites portes des tourelles du Westbau ... conduisaient sur le toit du bas-côté* » (N.Fraikin, p.102) (doc.4.3) alors qu'aujourd'hui, elles mènent dans la soupenne.

Le transept avait la largeur et la profondeur du transept actuel, mais lui aussi était moins haut. On remarque, dans les combles, des traces de support de la première toiture, dans l'ancienne maçonnerie rehaussée plus tard avec des briques pour relever cette toiture lors des transformations baroques au XVIII<sup>e</sup> siècle (doc 4.4). Comme l'église romane ne comprenait que trois nefs, les bras du transept débordaient beaucoup plus sur les bas-côtés et ils étaient percés de fenêtres.

Comme dans le cas des bas-côtés, les églises de Celles et d'Hastière peuvent nous donner des indications sur la forme des fenêtres (N.Fraikin, p.112).(doc 4.5)

Le chœur roman était construit sur un plan rectangulaire, avec un chevet plat, aussi large que le chœur actuel mais moins profond ; sa toiture était beaucoup plus basse.

Quant au Westbau, (doc 4.6) sa construction est considérée comme légèrement postérieure à la construction de la nef centrale, mais elle n'en est pas moins parfaitement romane et très



intéressante en ce qu'elle constitue la partie globalement la moins modifiée de l'ensemble primitif.

A Saint-Denis comme dans de nombreuses églises de style mosan, ce Westbau imposant est composé d'une tour rectangulaire ouverte sur la nef centrale de l'église et flanquée de deux tourelles à base carrée, percées de fenêtres étroites. L'ensemble est particulièrement massif avec des murs d'une épaisseur de 1,75 à 2 mètres à la base.

Au rez-de-chaussée, le narthex (doc 5.1) s'ouvre sur la nef centrale par deux grandes arcades et présente, au centre, une très élégante colonne à chapiteau cubique où se rejoignent les quatre voûtes du plafond. Le mur ouest est percé de deux fenêtres romanes encadrées de cinq rangées de ressauts. Sur les murs latéraux, on compte quatre portes surmontées d'un linteau triangulaire : deux sont précédées de quelques marches et donnent accès aux escaliers des tourelles, les deux autres donnent accès à une pièce basse.

La tourelle nord comporte un escalier en pierres menant jusqu'au sommet de la tour tandis que l'escalier de la tourelle sud s'arrête au premier étage.

À l'origine, le premier étage du Westbau, actuellement occupé par l'orgue, s'ouvrait également sur la nef centrale par un seul arc très large dont la trace subsiste au-dessus de l'orgue ; une simple balustrade le clôturait de ce côté. Sur le mur ouest, la fenêtre primitive était ronde, comme cela apparaît notamment sur la gravure de Julius Milheuser (vers 1650) (doc 2.1).

Le rez-de-chaussée et le premier étage ont probablement abrité une partie des très nombreux petits autels et chapelles de dévotion qui se sont multipliés au moyen âge. Un recensement de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle mentionne dix-huit autels secondaires à Saint-Denis (N.Fraikin p. 21). Peut-être même une chapelle paroissiale aurait-elle été établie au premier étage puisque aucun autel n'y est recensé en 1300 (N.Fraikin p. 89), mais le relevé de 1351 mentionne un autel dédié à saint Quirin au premier étage.

Dans la tourelle sud, à partir du premier étage, un passage dans le mur puis, à droite, quelques marches très arrondies mènent à une petite salle d'où il est possible d'accéder à la soupente de la nef droite. Comme noté ci-dessus, ce passage donnait initialement sur la toiture d'origine, plus basse (voir doc 4.3).

Seul l'escalier de la tourelle nord nous mène au deuxième étage d'où on découvre le support de la charpente en bois qui forme le clocher. Au milieu du mur est, un passage donne accès aux combles de la nef centrale.

En poursuivant l'ascension on arrive sur un petit palier pavé d'où monte l'escalier de bois qui conduit au clocher.

### Âge et rôle du Westbau

A l'extérieur, lorsqu'on compare les murs gouttereaux de la nef et ceux de la tour, on remarque des différences dans les systèmes de construction : blocs assez bruts avec beaucoup de mortier pour la nef et appareillage des blocs plus soigneux pour la tour. Pour les spécialistes, les techniques de construction de la tour datent de la fin du XI<sup>e</sup> et du début du XII<sup>e</sup> siècle.

La tour est donc plus récente que la nef et de plus, deux éléments peuvent faire penser que le plan de construction initial de la collégiale ne prévoyait pas de Westbau ou, en tous cas, pas de cette importance : d'une part la tour est désaxée par rapport au plan général du bâtiment (doc 4.1) et d'autre part, à plusieurs endroits, il n'y a aucun lien entre les murs de la tour et ceux de la nef, les murs de la tour sont simplement appuyés sur celui du fond de l'église et l'appareillage des pierres plus régulier indique que la construction est plus récente (doc 4.7).

L'étude des murailles notgériennes menée par S.Denoël (p.95) mène à la conclusion que « *l'enceinte devait probablement être achevée lorsque celui-ci (Saint-Denis) fut construit* ». On peut donc faire l'hypothèse que, conçu dans l'espace disponible entre le mur du fond de l'église et le mur d'enceinte de la ville, le plan de construction de la tour a dû être légèrement modifié pour maintenir une distance minimum réglementaire le long de cette muraille. Cette disposition est décrite par Théodore Gobert (*Histoire et souvenirs. Les rues de Liège anciennes et modernes* T.3, p.368, Liège, 1898) cité par N. Fraikin . « *Conformément à ce qui avait été pratiqué chez les Romains, tout autour des remparts, en deçà et au delà, à 16 pieds de distance (environ 5 mètres), se développait le « pomoerium ou wérixhas ». Sur cet emplacement, affecté au service de la défense, il y avait interdiction de bâtir ou de planter. Ce wérixhas était par conséquent un terrain vague. On en avait toléré l'accès aux habitants à l'intérieur de la cité. Ici, ces bandes de terrain furent transformées à la longue en chemins publics. De la sorte ont pris naissance entre autres les voies dites maintenant Rue du Palais, Impasse Babylone, Rues de la Clef, de la Halle, Quai de la Goffe, Rues de la Cité et Sur-Meuse, qui toutes longeaient primitivement les remparts dans la cité même. Quant au wérixhas extérieur, il formait souvent les fossés.* »

Si les pièces de charpente les plus anciennes sont datées de 1015 (il s'agit de la date de l'abattage à laquelle il faut ajouter la mise en œuvre, généralement une année : S. Denoël p. 16), et si l'édification de la tour date de la fin du XI<sup>e</sup> et du début du XII<sup>e</sup> siècle... le bâtiment dédié en 1011 n'avait ni toit .. ni tour. : « *...une date de consécration n'indique pas à coup sûr celle de la fermeture du chantier.* » S. Denoël p.15.

Vu son style (épaisseur de murs, « meurtrières ») et même sa situation stratégique juste en bord de Meuse, on a souvent dit que la tour avait joué un rôle défensif et qu'elle avait fait partie de l'appareil de défense de Liège. Les spécialistes sont unanimes aujourd'hui : la tour a pu jouer tout au plus un rôle de poste d'observation par sa situation en bord de Meuse, ou servir de refuge pour la population en cas de danger (S.Denoël p.95) Pour le reste son style est celui du lieu et de l'époque, même pour une église, et sa fonction est d'emblée celle d'une église.

Si les murs de la tour sont datés avec suffisamment de précision, l'âge du clocher pose un problème. Dans la reconstitution du bâtiment d'origine proposée par N.Fraikin (doc 4.2), les toits de la tour sont « classiques », avec des pans triangulaires ou en trapèze ; l'hypothèse serait dans ce cas qu'une première toiture ait été posée et que le clocher aurait donc été ajouté ultérieurement. La seule information sûre est que la partie de la toiture au-dessus de la tourelle d'escaliers (qui faisait logiquement partie de la toiture primitive) (doc 4.8) a été datée de 1240 (voir les travaux de P.Hoffsummer).

La présence de ce clocher constitué d'une structure en bois recouverte d'ardoises intrigue : N.Fraikin estime « *qu'il n'est pas l'achèvement normal de la tour bien qu'on le rencontre à l'époque romane, héritage des édifices en colombages. Il n'est cependant fréquent que dans les régions pauvres et écartées* » ( p. 94) et il poursuit en citant une étude de l'église de Dave

(A.Lanotte, Namur, 1943) « *dans la vallée mosane, les ressources devaient généralement permettre plus de recherche dans les constructions* ».

Mais ces considérations ne nous renseignent pas sur son âge. Pour N.Fraikin la construction de ce clocher pourrait avoir suivi d'assez près la construction de la tour restée inachevée (seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle ? début XIV<sup>e</sup> ?). Pour sa part, R.Forger estime que cette construction pourrait remonter à la fin de l'époque gothique et limite la période possible de construction en rappelant que ce clocher caractéristique du paysage liégeois apparaît déjà sur une vue de Liège de 1574 (R.Forger, p. 9).

### Une crypte ?

Un document de 1409 cité par N.Fraikin (p. 24) fait état d'une crypte à Saint-Denis abritant plusieurs autels. Néanmoins, N.Fraikin rappelle que la liste des autels établie par S.Bormans et évoquée à propos de l'occupation du Westbau ne mentionne pas de crypte, mais localise des autels du côté nord, dans un endroit appelé « troisième chapelle » (construction ajoutée le long du bas-côté).

« *A considérer la vue perspective de Remacle le Loup, où l'on retrouve l'aspect du bas-côté nord au XVIII<sup>e</sup> siècle, avant les transformations de 1749, on est porté à penser que le corridor assez bas et éclairé indirectement, situé en bordure de la nef latérale a pu prendre le nom de crypte et servir de chapelle lorsque l'église était déjà encombrée d'autels.* » (N.Fraikin p. 24) (doc 4.9).

De plus, l'absence de crypte paraît très compréhensible : les bâtisseurs ont dû tenir compte de la situation en bord de Meuse sur un terrain fréquemment inondé !

### Hauteur des sols :

Le sol primitif du rez-de-chaussée de la tour était plus élevé d'une quinzaine de cm que le niveau actuel. Le socle de la colonne centrale porte à sa base les traces de cet ancien niveau). « *D'autre part, le sol bétonné de la nef était inférieur de 42 cm au niveau actuel, suivant les indications des fouilles faites à la base de la tourelle nord. Ainsi, il existait une dénivellation d'au moins cinq marches entre la nef et la chapelle du Westbauw* » (doc 4.2) (N.Fraikin p. 98).

De son côté, le chœur roman était probablement légèrement plus élevé que les trois nefs.

Tel était l'état de Saint-Denis dans sa version romane, encore qu'il faille être prudent : comme le montre la lente évolution de la tour, beaucoup de choses n'ont dû changer qu'au fur et à mesure des rentrées d'argent dont les aléas marqueront définitivement le profil du bâtiment.

Des travaux ont été menés en 1901 pour ramener le transept à la hauteur des nefs ; six marches les séparaient. Précédemment, il avait été rehaussé à la hauteur du chœur probablement pour créer un espace suffisant permettant d'accueillir l'ensemble des chanoines (N.Fraikin p. 112).

A ce propos, N.Fraikin cite le témoignage de l'abbé Cartuyvels, curé de Saint-Denis à cette époque, faisant état de ce que ces travaux « *ont prouvé qu'à l'origine, le niveau de l'église avait été le même dans le fond, dans le centre et dans le transept jusqu'au sanctuaire. De vieux pavés ont été retrouvés à la place exacte où les actuels les remplacent* ».

## Financement des constructions : les prébendes

Outre les dons éventuels, la construction, la réparation et l'entretien d'une collégiale dépendent principalement des revenus des chanoines.

Le revenu lié à la charge de chanoine est appelé **prébende**. Le terme a par la suite désigné tout revenu distribué sur une base forfaitaire et a acquis par là une connotation négative. Le nom de prébendier, laissé par ailleurs à une rue de Liège, désigne donc le bénéficiaire d'une prébende.

On l'a vu, les chanoines sont des clercs ; jusqu'à l'époque carolingienne, ils avaient essentiellement une vie communautaire autour de l'évêque. L'élargissement de la communauté, peut-être aussi l'apparition et le développement de la ville, entraînent l'éclatement de cette vie communautaire et d'une certaine façon la création des collégiales. Dès lors les revenus de l'évêque, la « mense épiscopale » (du latin mensa, la table), doivent être partagés et sont répartis en menses capitulaires, c'est à dire destinées aux chapitres. A leur tour, les menses capitulaires sont réparties en prébendes, destinées à chaque chanoine.

... Evidemment, tout cela dépend des dons et de la générosité des fidèles attirés par la nouveauté (déjà !) et privilégiant les ordres nouveaux. Les revenus des chanoines sont donc irréguliers, les travaux aussi .. et pour les gestionnaires d'aujourd'hui, il n'y a rien de nouveau !

## 4.2. La construction du chœur gothique

On l'a évoqué ci-dessus, le bâtiment roman n'a pas été construit d'un seul élan, sa physionomie a évolué en raison de l'irrégularité des rentrées d'argent. D'autre part, on peut penser que quelques transformations et réparations ont aussi été entreprises, mais l'ensemble reste dans le style roman jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

La principale transformation marquée par le style gothique est celle du chœur. Comme souvent, le changement de style semble s'opérer à l'occasion d'une rénovation importante : le chœur aurait été en mauvais état et des réparations s'imposaient. N.Fraikin (p. 123) mentionne également que « *en 1352, le chapitre agite sérieusement la question de la réédification de l'église* ». Il ne faut pas non plus écarter les effets de mode ; nombreux ont été les chapitres séduits par la modernité et l'élégance du style gothique.

Le nouveau chœur garde la largeur du chœur roman dont il reprend partiellement les fondations ; il comprend une travée rectangulaire et une abside à sept pans (doc 5.4) avec de très hautes ouvertures très lumineuses.

Les clés de voûte de la travée et du chœur sont historiées ; celle de la travée représente saint Denis recevant la communion, celle du chœur, le juge suprême, deux glaives sortant de sa bouche.

L'ensemble est construit en tuffeau (pierre de sable), beaucoup mieux adapté aux exigences de l'architecture gothique que le grès houiller mais aussi beaucoup plus fragile.

Quant aux dates, N.Fraikin mentionne qu' «une note d'un registre manuscrit de cette collégiale atteste que le travail fut terminé le 29 septembre 1429» ; toujours selon cet auteur, la construction a probablement débuté dans le dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle.

L'élévation considérable du chœur a entraîné des travaux dans le transept pour raccorder la nouvelle voûte du chœur à celle de la nef centrale. C'est à ce moment que le niveau du sol du transept a été rehaussé pour le mettre au niveau du chœur. Cela a permis à la fois de recycler sur place les pierres de l'ancien chœur, d'offrir plus de place aux chanoines ...et de se protéger un peu des eaux. Le nouvel arc triomphal du transept modifiant les poussées latérales, il a fallu construire deux arcs boutants (doc 4.10).

La chapelle de Notre-Dame de Lourdes, à gauche du chœur, a été construite en même temps que le chœur. Cette chapelle possède une porte communiquant directement avec la rue ; elle a dû servir de vestiaire aux chanoines qui s'y préparaient avant d'entrer dans le chœur.

On peut penser que les chanoines qui ont décidé de la transformation du chœur auraient souhaité transformer l'ensemble du bâtiment. Dans ce cas aussi, les fonds ont dû manquer et de façon suffisamment durable pour que ce bâtiment demeure avec ses nefs romanes et son chœur gothique de la moitié du XV<sup>e</sup> jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

On ne s'en plaindra pas aujourd'hui, mais c'est partiellement le signe que Liège n'allait pas très bien même si certains réussissaient admirablement, comme Jean Curtius (1551-1628), marchand de poudre à canon, qui s'enrichit et fit bâtir à Liège la superbe maison qui porte son nom.

La fin du XVII<sup>e</sup> siècle fut particulièrement catastrophique avec le bombardement de la ville par Louis XIV au début du mois de juin 1691.

### 4.3. Les transformations baroques

Les dernières grandes transformations du bâtiment s'étalent sur un demi-siècle.

Le premier travail et l'un des plus importants se situe autour de 1700 et a consisté dans le remplacement des piliers de la nef centrale par les colonnes cylindriques inspirées des temples grecs. Ce dont on est absolument sûr, c'est que cette opération a eu lieu avant 1726 .. puisque le niveau de la crue de cette année-là est gravé sur le socle de la colonne soutenant la chaire de vérité.

On peut parler d'une entreprise audacieuse ! Il fallait tout d'abord étançonner convenablement (dans un pays de mines, ces techniques étaient probablement bien maîtrisées), démonter, un par un, les piliers romans et construire à la place une colonne en corrigeant la courbure des arcs. En effet, les travées romanes étant plus étroites, les arcs « tombaient trop court » ; la photo (doc 4.11) montre bien qu'il a fallu ouvrir les arcs pour qu'ils retombent sur les nouvelles colonnes sans déborder.

Après le remplacement des voûtes de la nef centrale, le plafond en bois de cette nef est remplacé par une voûte avec arcades, plus en harmonie avec les nouveaux piliers, voûte qui sera aménagée peu de temps après pour recevoir la peinture du martyr de saint Denis par Carlier.

Le remplacement des colonnes des nefs latérales est largement postérieur ; en fonction des documents étudiés, N.Fraikin le date de 1749 (N.Fraikin, p. 106). On remarque que les colonnes des bas-côtés sont différentes, plus élégantes avec un léger rétrécissement dans la partie supérieure. Cette transformation est contemporaine du recouvrement des murs et des voûtes par des stucs devenus à la mode. A cette époque, les stucateurs tessinois sont nombreux à Liège et ornent les églises et les hôtels particuliers : l'hôtel d'Ansembourg, les églises Saint-Barthélemy, Saint-Antoine, ..).

Les chanoines devaient décidément être en fonds à cette époque puisque, toujours vers 1750, ils remplacent le dallage posé sur le béton primitif par l'actuel sol en pavés de marbre noir et blanc.

Et on va plus loin : le remplacement des colonnes des nefs latérales est aussi l'occasion de créer deux nouvelles nefs en harmonie avec le bâtiment.

La gravure de R. Le Loup dans *Les délices du Pays de Liège* réalisée entre 1738 et 1744, montre, outre l'ancien cloître nord situé sur l'actuelle Place Saint-Denis, des bas-côtés constitués de différentes constructions gothiques avec deux chapelles contre le transept comportant probablement un étage. On a évoqué la multiplication des chapelles (voir : *l'église romane*, chap. 4) et une partie basse, peu éclairée et peut-être en contrebas, qui a pu être qualifiée de crypte (voir : *une crypte ?*, chap. 4).

Les travaux de 1749 supprimèrent ces constructions un peu hétéroclites pour donner naissance aux bas-côtés bien en harmonie avec le bâtiment, tels qu'on les connaît aujourd'hui.

C'est encore à cette époque, et plus précisément dans les années 1720, que furent construits les portails de marbre à l'intérieur de l'église.

Après la suppression du cloître nord, on a obturé l'ancien passage entre le cloître et l'église du côté du transept. Les traces de l'ancien arc sont encore visibles sur le mur extérieur. On a également construit, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un portail du côté de la tour avec les pierres provenant de l'église Saint-Thomas.

## 5. Décoration et mobilier intérieurs

### 5.1. Le narthex (doc. 5.1)

Le narthex roman abrite la cuve baptismale du XIX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à la révolution, tous les Liégeois étaient baptisés à Notre-Dame-aux-Fonts, église paroissiale de la Cathédrale Saint-Lambert située sur son flanc sud, sur l'admirable cuve baptismale qui se trouve aujourd'hui à Saint-Barthélemy.

Aux murs on découvre quelques œuvres très belles et de styles différents :

- une Pietà polychrome du XVI<sup>e</sup> siècle, (doc. 5.2)
- un Saint-Trudon, ou Saint-Trond, polychrome de la fin du XV<sup>e</sup> siècle dans une niche baroque postérieure (Saint-Trond était, avec saint Clément, le patron de l'église paroissiale de la collégiale Saint-Pierre). Saint-Trudon est le fondateur de la ville qui porte son nom et qui était une des 23 « Bonnes Villes » de la Principauté,
- une statue (XVI<sup>e</sup> siècle) de sainte Aldegonde, Abbessse de Maubeuge, parente de sainte Waudru à Mons et titulaire de l'église paroissiale de Saint-Denis ( voir 2.4 : *Aldegonde et Gangulphe*),
- un saint Roch polychrome (attribué à Cornélis Van der Veken dit Van der Werck (1666-1740). Saint Roch, infatigable pèlerin, avec son ange et son chien, était originaire de Montpellier ; son culte était très répandu : on l'invoquait contre la peste et la rage,
- un groupe représentant un enfant et son ange gardien ; cette statue est peinte dans un blanc qui imite le marbre et est également attribuée à Van der Veken.

Il suffit de comparer ce dernier groupe à la Pietà ou au Saint-Trond pour mesurer l'évolution de la conception sculpturale d'une époque à une autre.

Une colonne divise l'entrée du narthex en deux ; adossée à cette colonne et face à la nef principale, se dresse une grande statue de saint Pierre. Il s'agit d'une copie datant du XIX<sup>e</sup> siècle de celle qui se trouve à Saint-Pierre de Rome, œuvre d'Arnolfo di Cambio (Val d'Elsa 1245-Florence 1302). Son pied droit est usé par les nombreux passants qui l'ont frotté.

### 5.2. Le fond de l'église (doc. 5.3)

Adossées au fond de l'église, deux statues monumentales en bois, recouvertes d'enduit blanc à l'imitation du marbre de Carrare, sont dues au talent du meilleur sculpteur liégeois du XVIII<sup>e</sup> siècle, Guillaume Evrard (1710-1793).

D'une part, saint Grégoire le Grand, pape, la plume à la main que l'on trouve là parce que l'église Saint-Denis fut dédiée le 12 mars 1011, jour de sa fête ; de l'autre côté, saint Jean Népomucène, chanoine martyr de Prague. Il était le confesseur de la Reine de Bohême ; le Roi tenta d'obtenir qu'il lui révèle ce qu'elle avait dit en confession. Le prêtre refusa et fut noyé dans la Moldau, en 1393. Ce saint fut dès lors invoqué comme protecteur des bateliers. Or il y avait, à proximité, un port sur la Meuse ; de plus, sur l'Îlot aux Rochets se trouvait le couvent des Jésuites wallons, couvent qui est devenu le bâtiment principal de l'Université.

Au-dessus des deux grandes statues, deux vastes tableaux d'Englebert Fisen (1655-1733), proviennent de l'église Sainte-Catherine : au sud, le martyr de sainte Catherine d'Alexandrie et au nord, la Parenté de Jésus avec sainte Anne, la Vierge et l'Enfant.

A l'entrée du côté sud, en venant du cloître, sur le mur à gauche, une plaque rappelle l'action des fondateurs de l'église au temps de Notger : les chanoines de Saint-Lambert, Nithard et ses deux frères.

### 5.3. Les nefs (doc. 5.4)

#### Voûte, stucs et colonnes (nef centrale)

La nef principale reçoit une fausse voûte décorée de la même manière que les murs latéraux avec, au milieu, un tableau ovale qui montre le martyre de saint Denis. Le tableau original de Jean-Guillaume Carlier (1638-1675) a disparu à la Révolution et il a été remplacé en 1806 par une copie, peu claire, de Pierre-Michel de Lovinfosse.

Tout le long de la nef et jusqu'au mur du fond (de chaque côté de l'orgue), des médaillons représentent les douze apôtres dont certains sont aisément reconnaissables à leurs attributs :

- saint Pierre : les clefs,
- saint André : la forme de sa croix,
- saint Jacques le majeur : le bâton et la coquille,
- saint Jean l'évangéliste : jeune, il tient un calice et un serpent (on tenta de l'empoisonner, mais en vain).

#### *Matthias ? Barthélemy ?*

*Tous regardent vers le maître-autel, sauf un qui tient un couteau, sur l'identité duquel on s'interroge.*

*On pourrait imaginer Judas mais celui-ci ne figure jamais parmi les « saints apôtres ». Certes, il ne regarde pas l'autel, mais l'argument est mince et on ne voit pas à quoi sert le couteau, une corde aurait mieux convenu tandis que le couteau ferait plutôt penser à Barthélemy, écorché vif.*

*D'autre part, les Actes des Apôtres (1,15-26) montrent que la place de Judas a été très tôt occupée par Matthias (dont les reliques sont conservées à la Cathédrale de Trèves).*

Toutes les colonnes intérieures, de style dorique, en pierre bleue datent du XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment où le style baroque a remis à l'honneur les références architecturales grecques et romaines (colonnes, frontons triangulaires, ...). A cette époque, les colonnes étaient enduites et peintes pour imiter le marbre. Ces nouvelles colonnes ont remplacé les colonnes romanes d'origine, de section rectangulaire. On peut se demander comment, au XVIII<sup>e</sup> siècle, on a pu les remplacer sans ébranler les hauts murs romans latéraux (voir 4.3. *transformations baroques*).

#### La chaire de vérité (nef centrale) (doc. 5.5)

L'attention est immédiatement attirée par la superbe chaire de vérité en chêne, de style rococo naissant. Cette chaire provient de l'ancienne église paroissiale Sainte-Ursule qui se dressait entre le transept de la Cathédrale Saint-Lambert et le Palais des Princes-Evêques et qui a disparu avec la révolution (il reste la rue du même nom, qui n'est plus aujourd'hui qu'un passage le long de Palais, entre la Place Saint-Lambert et la Place du Pilon, sur le Marché).

Les collégiales, destinées aux chanoines et non aux laïcs, n'avaient probablement pas de chaire à prêcher. Celle qui a été transportée à Saint-Denis est une œuvre superbe, attribuée à



Gérard Van der Planck (1692 ?-av.-1755) sculptée dans la masse selon la tradition des ébénistes liégeois et non, comme ailleurs, avec des bas-reliefs collés sur le gros-œuvre une fois construit.

Elle est décorée de trois panneaux montrant successivement Jésus enfant dans le Temple, discutant avec les Docteurs, le songe de Jacob avec des anges qui montent vers le ciel, la vocation d'Isaïe dont un ange vient du ciel brûler les lèvres avec un charbon ardent. Les panneaux sont séparés par cinq statuettes bronzées : les quatre évangélistes et, au milieu d'eux, le Christ en Bon Pasteur.

Sur les socles qui supportent les statues sont représentés les symboles de chaque évangéliste déterminés à partir du début de leur œuvre : l'aigle de Jean qui ose fixer le soleil, l'homme de la généalogie chez Matthieu, le bœuf pour le sacrifice au temple chez Luc et le lion rugissant dans le désert pour Marc.

Au cours des siècles les inondations ont été fréquentes et au dos de la colonne qui soutient la chaire de vérité, des inscriptions latines rappellent deux inondations particulièrement importantes dont celle de 1726 où l'eau a gelé dans l'église.

### Saint Quirin (nef droite)

A l'entrée de la nef latérale droite, on trouve une statue en bois de saint Quirin de Rouen ou de Malmedy, martyr à Amiens. On lui a tranché le sommet du crâne et, en tant que diacre, il porte une dalmatique sous sa chasuble. Derrière la statue qui doit dater des environs de 1600, un tableau du XVIII<sup>e</sup> siècle représente le même personnage peint par Henry Deprez (1720-1797). Certaines croyances populaires peuvent paraître déroutantes : saint Quirin est invoqué pour les maux de tête !

### Les peintures de Lambert Lombard (nefs gauche et droite) (doc. 5.6)

Comme la plupart des retables, celui de Saint-Denis comportait des volets qui, selon une pratique très répandue, permettaient de le fermer pour n'exposer son contenu central qu'à certaines époques de l'année.

Ces volets étaient constitués de panneaux peints par Lambert Lombard et son atelier.

Ils ont été démontés à l'époque révolutionnaire et certains panneaux sont exposés séparément dans les nefes latérales. Ils illustrent la vie et la passion du Christ ainsi que certains épisodes de la légende de saint Denis. D'autres panneaux de même provenance sont dispersés au sein de diverses collections : Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles, Musée d'Art wallon à Liège et château de Jehay.

*Lambert Lombard est né à Liège en 1505-1506 à l'époque où Erard de la Marck, originaire de Sedan, devenait le prince-évêque qui restaura la Cité après les désastres infligés par les ducs de Bourgogne et les luttes civiles qui ont suivi jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Les talents de Lambert Lombard furent remarqués et il fut envoyé à Rome pour parfaire ses connaissances. Il s'y rendit en compagnie du Cardinal anglais Reginald Pole qui avait séjourné à Liège. Lambert Lombard fut ainsi introduit dans les milieux humanistes et artistiques de Rome où la Renaissance continuait de s'épanouir. Rentré à Liège avec une formation dans différents domaines artistiques, il y développe le style Renaissance. La principale construction dans ce style qui soit conservée est le portail de Saint-Jacques qui donne sur la Place du même nom, portail accolé à une nef gothique et avec un Westbau roman.*

*A Saint-Denis, on lui doit un des panneaux qui décoraient les volets de la prédelle du retable : il montre la Communion de saint Denis d'un côté et au revers, la découverte du tombeau de saint Denis par le roi Dagobert (vers 1533 ?). Les trois autres, représentant des scènes de la vie du Christ, sont des œuvres de suiveurs, qui recouvraient la partie supérieure des volets.*

*L'association du style du retable et de celui des panneaux est surprenante : alors que le retable est le dernier cri du gothique (environ 1522), les peintures de Lombard et de ses disciples constituent une des premières manifestations de la Renaissance à Liège.*

*Erard de la Marck avait chargé Lambert Lombard d'acquérir pour lui des statues antiques en Italie afin de décorer son palais récemment reconstruit mais la mort subite d'Erard de la Marck en 1538 a empêché la réalisation de ce projet.*

*L'œuvre de Lambert Lombard est le témoin de la façon dont la Renaissance italienne a marqué toute la région.*

### Notre-Dame-du-Pont-des Arches (nef gauche) (doc 5.7)

Au bout de la nef gauche (nord), on peut voir une belle statue de La Vierge portant l'Enfant. La statue en bois peint est du XVI<sup>e</sup> siècle ; elle a été fortement restaurée en 1917 après avoir été mutilée pour pouvoir être revêtue de robes et de manteaux d'apparat. De plus, pour la porter en procession elle avait été fortement évidée pour l'alléger.

La Vierge ne porte pas de voile mais une couronne et elle tient un sceptre à la main droite. Primitivement, elle était placée sur le Pont des Arches, le plus ancien qui ait relié la Cité à "Outre-Meuse" (voir 2.3 : *vers Neuvicé et le Pont des Arches*).

Un jour, par suite de quelque accident, la statue tomba dans la Meuse et, au lieu de descendre le courant, elle le remonta et vint s'échouer au bord du fleuve à l'endroit appelé aujourd'hui Quai-Sur-Meuse (à proximité de l'église Sainte-Aldegonde).

*La chute de la statue dans la Meuse, probablement à l'occasion d'une inondation, semble bien réelle ; le parcours inattendu pourrait s'expliquer par le fait qu'en cet endroit les « torrents » rejoignent l'autre cours de la Meuse, ce qui devait provoquer des tourbillons. La statue fut donc récupérée et déposée dans l'église paroissiale Sainte-Aldegonde. La petite histoire raconte que le curé de Sainte-Catherine, dont la paroisse incluait le Pont-des-Arches, a réclamé la statue pour son église. Que faire pour trancher le débat ? On aurait laissé la statue décider elle-même en la replongeant dans l'eau du haut du Pont et elle serait revenue s'échouer au même endroit. Du coup, elle est revenue à Sainte-Aldegonde et, après la disparition de l'église, elle a été déposée à Saint-Denis où elle continue d'être vénérée. Jusque dans les années soixante, elle était portée lors de la procession du Saint-Sacrement organisée par la paroisse. Cette procession parcourait toutes les rues de la paroisse (même les moins fréquentables) et elle se terminait par la bénédiction de la Meuse donnée du haut du Pont-des-Arches.*

*Le tableau derrière la statue (1915) évoque ainsi la procession de Saint-Denis conduite par le curé Bolly.*

Sur plusieurs colonnes sont accrochés des fichiers de confréries ; ces armoires contiennent, inscrits sur de petits morceaux de bois amovibles, les noms des membres des confréries qui notamment organisaient les manifestations religieuses impliquant Saint-Denis et la paroisse, dont les processions.

Parmi les nombreux autels latéraux, le premier du côté gauche est dédié à saint Denis. La statue du saint est du XVIII<sup>e</sup> siècle et présente les mêmes caractéristiques que celle du maître-autel (personnage non décapité et sphère à la main). A l'inverse, un peu plus loin, une peinture représente le même saint Denis, portant sa tête et que présente un chanoine donateur.

#### Les stucs

Au haut de chacun des bas-côtés des nefs latérales, de très beaux stucs montrent, à gauche, l'agneau mystique et, à droite, le pélican, symbole du sacrifice puisque, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, on a cru que, quand il n'avait rien pêché, le pélican nourrissait ses petits de ses propres entrailles (... *Lorsque le pélican lassé d'un long voyage...* » Alfred de Musset, *Nuit de mai*).

### 5.4. Le transept

#### Le retable (doc 5.8, 5.9, 5.10)

Un autel de pierre, au bout de la nef latérale droite, supporte le célèbre retable provenant de l'ancien maître-autel. C'est le seul meuble gothique que l'église ait conservé : on le date des environs de 1522. Il s'agit d'un *chef-d'œuvre brabançon* apparenté à l'œuvre de Jean Borman le Jeune (de Bruxelles), à l'exception de la partie inférieure, la prédelle, probablement un peu plus récente au vu des costumes des personnages.

La prédelle représente la vie de saint Denis. Comme on l'a vu (3.3. *quel Denis ?*), le sculpteur a confondu, comme on l'a fait longtemps, la vie de Denis, premier évêque de Paris, et l'histoire de Denys l'Aréopagite, converti par saint Paul à Athènes (Actes 17,34). Ainsi peut-on voir, de gauche à droite, deux scènes concernant Denys l'Aréopagite : Denys et sa femme baptisés par Paul, Denys prêchant à Athènes, puis trois scènes relatives à l'évêque de Paris : Denis sacré évêque, puis envoyé en Gaule par le pape Clément et enfin, sa décapitation.

Le dessus du retable représente des scènes de la Passion selon l'ordre ci-dessous :

(1) flagellation	(4) crucifixion	(5) descente de croix
(2) couronnement d'épines	(3) montée au calvaire	(6) mise au tombeau

Le tout est encadré d'éléments gothiques qui renforcent encore l'équilibre scénique de l'ensemble.

Il faudrait pouvoir regarder chaque détail pour percevoir jusqu'à quel point l'artiste a poussé son sens de la figuration, du sentiment humain, de la narration, du vêtement.

Sur les côtés du retable, on distingue nettement les charnières des volets évoqués plus haut (voir 5.3 : *peintures de Lambert Lombard*).

#### *Un style tardif ou intemporel ?*

*Première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle: c'est l'époque d'Erasme et de Rabelais, du dernier Michel-Ange, de Grünewald, de Palestrina et des premiers châteaux de la Loire. Partout la Renaissance s'affirme, mais selon le génie propre à chacun des différents peuples.*

*Le retable de saint Denis manifeste combien l'art brabançon reste marqué par la tradition gothique en même temps qu'il est imprégné de cette force d'émotion et presque d'exaltation si caractéristique du moyen-âge finissant et, en particulier, de la mystique flamande du XV<sup>e</sup> siècle. La méditation et l'imitation de Jésus-Christ, jusque dans la douleur de sa Passion, l'emportent sur la proclamation de sa gloire, qui reviendra à grandes envolées dans l'esprit et l'art de la Contre-Réforme. Nous sommes invités ici à entrer dans la "compassion" du Christ. Recherchez – pour en rester à ce qui est observable du sol – les expressions du visage de Jésus, les ricanements de ses bourreaux, les lamentations sur son corps déposé de la croix ou encore l'ensemble du mouvement central autour du Christ portant la croix ou simplement la bonne tête de certains auditeurs de saint Denis. Tout respire la vie, mais une vie prise en un moment dramatique qui emmène le spectateur vers la participation intérieure.*

*Cette respiration de la vie nous vaut au moins deux détails presque en clins d'œil. Dans la scène de la crucifixion, aux pieds de Marie soutenue par Jean ( ? ) se tient un enfant tenant une épée en bois dans le dos, presque hors de la scène; un enfant qui joue à la guerre ( ? ) et qui s'en cacherait dans ces circonstances dramatiques... à moins que le sculpteur n'ait voulu montrer que la violence est en nous très tôt.*

*Dans la scène où Denys prêche à Athènes, un autre enfant, plus jeune, se tient sur les genoux de sa mère et, probablement encore nourri au sein, semble très intéressé par l'opulente poitrine de celle-ci.*

### Aigle lutrin et Christ en croix (doc. 5.11)

A la croisée du transept, se dresse un superbe Aigle lutrin, au bec redoutable et aux ailes déployées, en bois doré. Il s'agit d'une œuvre magistrale du grand sculpteur liégeois, d'époque baroque, Jean Del Cour (1631-1707) qui avait fréquenté, lors d'un séjour à Rome, le cercle du Bernin. Ses œuvres, de très grande qualité, sont toutes emportées par le coup de vent propre à l'art de l'époque, mais sans excès. Elles sont nombreuses dans les anciennes églises de Liège, à la Cathédrale, à Saint-Jacques, à Saint-Jean, à Saint-Barthélemy. On lui doit aussi la célèbre fontaine aux lions du Vinâve d'Île, dominée par une très belle statue de la Vierge. L'aigle lutrin a été donné à l'église en 1823 par Pierre-Michel-Clément Chefneux en mémoire de son défunt frère, curé de Saint-Denis.

A Saint-Denis même, et comme on l'a démontré récemment lors de l'exposition Jean Del Cour, on lui doit également le grand Christ en croix, fixé sur un tableau, qui se trouve sur le mur du fond de l'aile sud du transept. Derrière la croix, la peinture plus tardive d'un siècle représente saint Jean, Notre-Dame et sainte Madeleine.

Le bras nord du transept est notamment orné d'une grande *Assomption* peu connue du peintre liégeois Louis Counet (1652-1721), émigré à Trèves mais qui continua là-bas à travailler pour sa cité d'origine. Une réplique du tableau a été récemment identifiée au maître-autel de l'église de la Welschnonnekirche à Trèves.

### 5.5. Le chœur

#### Les vitraux ( doc. 5.12)

Les sept lancettes du chœur (17 mètres de haut) sont de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, elles sont ornées de vitraux de Jean Baptiste Capronnier (1852) ; ils représentent, en style du XV<sup>e</sup> siècle, des scènes de vie de saints locaux, des patrons d'anciennes paroisses proches de Saint-Denis ou des personnages de l'Évangile, selon la disposition suivante :

1	2	3	4	5	6	7
(8)	9	10	11	12	13	14

- 1 : saints Servais et Armand, évêques de Tongres (siège épiscopal primitif dont les évêques de Liège portèrent le titre jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle),  
 2 : saints Denis et Gangulphe titulaires des anciennes paroisses du quartier,  
 3 : les évangélistes Marc et Matthieu,  
 4 : Notre Seigneur et Notre-Dame,  
 5 : les évangélistes Jean et Luc,  
 6 : saints Lambert et Hubert, évêques de Liège  
 7 : sainte Ode, fondatrice d'Amay et sainte Julienne. *Le culte de sainte Julienne a été largement répandu par les Jésuites au temps de la Contre-Réforme. Les Jésuites wallons étaient installés près de Saint-Denis, là où se situe le bâtiment central de l'Université. A ne pas confondre avec sainte Julienne de Cornillon, fondatrice de la Fête Dieu en 1246,*  
 (8 : paroi pleine)  
 9 : sainte Marie-Madeleine, également titulaire d'une ancienne paroisse,  
 10 : lapidation de saint Etienne, patron d'une paroisse voisine disparue,  
 11 : martyr de saint Denis et de ses compagnons,  
 12 : décapitation de sainte Catherine, titulaire de l'église qui existe encore en Neuvise et est redevenue église paroissiale sous le vocable de Sainte-Catherine-et-Saint-Antoine, depuis la sécularisation de l'ancienne église des Frères Mineurs en Hors-Château, aujourd'hui intégrée dans le Musée de la vie wallonne,  
 13 : prise de voile de sainte Aldegonde,  
 14 : sainte Cécile patronne des musiciens, saint Materne, évêque de Cologne et saint Remacle chassant des animaux sauvages dans la forêt de Stavelot.

### Le maître-autel (doc 5.13 5.14)

Le *maître-autel* porte les armoiries de Simon-Joseph de Harlez, grand chantre de la Cathédrale, protecteur du jeune Grétry. Il est de marbre blanc et sans retable, à la manière romaine. Il date de 1747. Selon les conceptions de l'époque, c'est plus un ensemble mettant en valeur le trône d'exposition qu'un autel-table eucharistique.

Au sommet, une belle croix de procession en argent réalisée en 1713 par le grand orfèvre liégeois Jean-François Knaeps (1669-1742). Elle provient de l'église Saint-Etienne et est supportée par un socle en argent repoussé ; socle et croix portent les armoiries des donateurs. Des deux côtés de l'autel, deux admirables statues en marbre de Carrare, antérieures à l'autel lui-même. Elles sont contemporaines de Jean Del Cour, mais de conception différente, ne serait-ce que par la plus grande simplicité du drapé des vêtements. Comme des recherches récentes l'ont montré, le saint Denis est de Robert Verburg (vers 1654-1720) et la Vierge à l'Enfant est de son maître, Arnold Hontoire (1650-1709) (doc 5.14). Cette statue de la Vierge est vraiment très belle (douceur du visage, élégance du geste de la main) et mérite une place de choix dans la sculpture liégeoise des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles ; quant à saint Denis, il tient

dans sa main une sphère sur laquelle on distingue des astres, allusion au traité sur *L'harmonie des sphères* mentionné plus haut (3.3).

Ces statues proviennent d'un jubé édifié entre le chœur et le transept (1690) qui lui-même a succédé à un autre jubé séparant la nef du transept.

A la jonction du chœur et du transept est suspendu un grand Christ en croix datant des environs de 1690, peut-être de Van der Veken, autre élève de Hontoire.

Au-dessus de la porte de la sacristie, une petite statue : saint Roch, en pèlerin (1625).

## 5.6. Les orgues et le buffet (doc 5.15)

### L'orgue de 1589

Les buffets des grandes orgues de Saint-Denis datent de 1589 et sont attribués à Nicolas Niehoff, facteur d'orgues renommé établi à Bois-le-Duc. Ils constituent un des témoins les plus anciens de la facture d'orgues de notre pays. Le gros œuvre de ces buffets fut réalisé par Jacques le Scrinier et il fit l'objet de soins tout particuliers.

Ces buffets pouvaient être fermés par des volets peints disparus au XIX<sup>e</sup> siècle qui représentaient des scènes de la vie de saint Denis probablement peintes par Philippe Libermé. A l'origine, ces buffets devaient contenir un orgue de deux claviers (grand-orgue et positif de dos) munis d'un pédalier.

Le buffet du grand-orgue comporte trois tourelles dont la tourelle centrale est la plus élevée. Entre les tourelles, on trouve de chaque côté, une plate-face à deux niveaux. La décoration en est particulièrement riche et se compose essentiellement de feuilles de chardon et de têtes dorées. Les grands caissons surmontant les tourelles sont des additions postérieures.

Le positif présente une disposition assez particulière puisqu'il comporte une tourelle centrale ronde encadrée de deux autres tourelles plus petites en tiers-points suivies chacune d'une plate-face. Ce buffet est surmonté de trois statues en bois polychrome du XVI<sup>e</sup> siècle qui représentent saint Denis encadré des diacres Rustique et Eleuthère. Il comporte une décoration analogue à celle du grand-orgue (doc 5.16).

Le superbe cul-de-lampe qui se trouve sous le positif porte le millésime "A° D(OMI)NI 1589" et surmonte une frise d'angelots. En-dessous, une autre date rappelant une réparation : "A° DOMINI 1598".

Le reste de la tribune date également du dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle et présente un décor de plus en plus riche au fur et à mesure que l'on s'approche du positif. Ces sculptures ont une particularité : elles représentent toutes des saints ermites. De gauche à droite : Jérôme, Paphnuce, Fiacre et Onuphre.

Cette tribune, qui avait été modifiée au XIX<sup>e</sup> siècle, fut remise dans son état d'origine lors de la restauration des peintures de l'église en 1980 et ceci grâce à des pièces maîtresses de l'ancien plancher retrouvées sous le plancher placé au XIX<sup>e</sup>.

De cet orgue qui subit de nombreuses modifications au cours des siècles, il ne subsiste rien hormis les buffets. L'orgue fut en effet racheté par Joseph Merklin lorsqu'il construisit le nouvel instrument commandé en 1864 et livré en 1866.

(Description réalisée d'après le " Rapport historique sur l'orgue de la Collégiale Saint-Denis à Liège " réalisé par Jean-Pierre Félix en 1978).

L'orgue de Joseph Merklin (1866)

Cet orgue d'esthétique romantique était un instrument entièrement neuf. Comme il comportait trois claviers et un pédalier, il ne pouvait prendre place dans les "petits" buffets de Niehoff. Les buffets furent donc entièrement vidés. L'ancien buffet du grand-orgue reçut les sommiers du positif. Il fut ouvert à l'arrière et rapproché du mur fermant la tribune. Ce mur fut percé d'une vaste baie. Derrière cette baie on plaça un grand caisson de bois qui sert de buffet aux sommiers du grand-orgue, du récit et de la pédale. Une console séparée, tournée vers le chœur, fut installée entre les anciens buffets de Niehoff.

Certains pensent que les tuyaux de façade (muets dans l'orgue de Merklin) seraient du XVI<sup>e</sup> siècle, mais cette thèse ne fut pas confirmée par le Dr M.A. Vente de Utrecht lors de l'expertise qu'il réalisa dans les années 1970.

La date d'achèvement des travaux de construction du nouvel orgue (1866) est attestée par une inscription située à l'arrière du buffet.

#### Composition de l'orgue de Merklin

Grand-Orgue (II)	Flûte ou Principal 16	Récit expressif (III)	Flûte traversière 8
<i>56 touches Do 1 à Sol 5</i>	Bourdon 16	<i>56 touches Do 1 à Sol 5</i>	Dolciana 8
	Montre 8		Voix céleste 8
	Viole de Gambe 8		Flûte écho 4
	Bourdon 8		Voix humaine 8
	Prestant 4		Basson-Hautbois 8
	Flûte harmonique 4		Clarinette 8
	Fourniture IV-V		
	Bombarde 16	Positif (I)	Flûte harmonique 8
	Trompette 8	<i>56 touches Do 1 à Sol 5</i>	Salicional 8
	Clairon 4		Flûte octavante 4
			Doublette 2
Pédale	Contrebasse 16		Trompette 8
<i>27 touches Do 1 à Ré 3</i>	Octave Basse 8		
	Trombone 16		
	Trompette 8		

Accessoires	Pos. + Péd.
	G.O. + Péd.
	Réc. Exp. + Péd.
	Pos. + G.O.
	Réc. + G.O.
	Combinaisons Pos.
	Fonds G.O.
	Combinaisons G.O.
	Combinaisons Réc.
	Combinaisons Péd.
	Forte Général

	Tremolo Récit
	Expression Récit

La première octave du Principal 16 du grand-orgue est empruntée au Bourdon 16 du même clavier.

Les sommiers du grand-orgue et de la pédale sont des sommiers à doubles laies tandis que ceux du positif et du récit sont à doubles chapes.

Les claviers du grand-orgue et du récit disposent de leviers pneumatiques (type "machine Barker").

La soufflerie fut placée dans la tour, derrière l'orgue, et était alimentée par deux souffleurs.

#### Les travaux d'E.Verschueren (1965)

En 1965, E. Verschueren de Tongres modifia la composition de l'instrument. Il "baroquisa" le récit et le positif tout en laissant intacts le grand-orgue et la pédale dont la tessiture fut portée de 27 à 30 touches par l'adjonction d'un sommier pneumatique auxiliaire. Il ajouta un tremblant au positif et utilisa le Bourdon 16 du grand-orgue en transmission pour "créer" le jeu de Soubasse 16 à la pédale. Plusieurs accessoires (voir liste ci-dessous) furent bloqués en position "on" et furent ainsi mis hors d'usage.

#### Composition de l'orgue de Merklin-Verschueren

Grand-Orgue (II)	Principal 16	Récit expressif (III)	Bourdon 8
<i>56 touches Do 1 à Sol 5</i>	Bourdon 16	<i>56 touches Do 1 à Sol 5</i>	Dolciana 8
	Montre 8		Flûte écho 4
	Viole de Gambe 8		Octavin 2
	Bourdon 8		Sesquialtera II
	Prestant 4		Cymbale III
	Flûte harmonique 4		Basson-Hautbois 8
	Fourniture IV-V		
	Bombarde 16	Positif (I)	Cor de nuit 8
	Trompette 8	<i>56 touches Do 1 à Sol 5</i>	Prestant 4
	Clairon 4		Flûte 4
			Larigot 1 1/3
Pédale	Contrebasse 16		Mixture III
<i>27 touches Do 1 à Fa3</i>	Soubasse 16		Cromorne 8
	Octave Basse 8		Tremblant
	Trombone 16		
	Trompette 8		

Accessoires	Pos. + Péd.
	G.O. + Péd.
	Réc. Exp. + Péd.
	Pos. + G.O.
	Réc. + G.O.



Ces accessoires furent mis hors d'usage	Combinaisons Pos.
	Fonds G.O.
	Combinaisons G.O.
	Combinaisons Réc.
	Combinaisons Péd.
	Forte Général
	Tremolo Récit
	Expression Récit

### Mise hors service en 1987

Malgré des entretiens réguliers, l'orgue de Merklin-Verschueren était devenu pratiquement injouable. Lors de la restauration de l'intérieur de l'église en 1987, on décida de modifier la tribune afin de lui rendre son aspect d'origine. Cette transformation nécessita le démontage de la console de l'orgue qui devint donc muet.

Afin de pouvoir disposer d'un instrument pour accompagner les offices, un orgue fut placé dans le bras nord du transept grâce à la collaboration de l'organiste liégeois, Christian Vaillant.

### L'orgue du transept nord (doc. 5.31)

Cet orgue, construit en 1862 par Joseph Merklin de Bruxelles, fut le premier orgue du Conservatoire Royal de Liège. Il se situait dans la classe 13 (classe d'orgue) où il servit de nombreuses années à l'enseignement. Son buffet est constitué d'une simple devanture en sapin.

Dans les années 1960, l'orgue fut électrifié et " baroquisé " par Maurice Delmotte de Tournai. Ces modifications nécessitèrent l'installation d'une nouvelle console.

Dès l'arrivée d'Hubert Schoonbrodt comme professeur d'orgue en 1969, l'instrument fut délaissé au profit d'un petit orgue d'étude mécanique (3 jeux, 2 claviers et pédale en tirasse). L'instrument de Merklin-Delmotte resta cependant en place jusqu'à l'installation du nouvel orgue de Georges Westenfelder (25 jeux, 3 claviers et pédale) qui est actuellement utilisé pour les cours de la classe d'orgue.

En 1979, Christian Vaillant racheta l'instrument à titre personnel puis il le remonta entièrement à Saint-Denis quelques années plus tard. Depuis lors, cet orgue donne entière satisfaction.

### Composition de l'orgue du transept

Grand-Orgue (I)	Principal 8	Récit expressif (II)	Flûte 8
<i>56 touches Do 1 à Sol 5</i>	Bourdon 8	<i>56 touches Do 1 à Sol 5</i>	Salicional 8
	Prestant 4		Principal 4
	Flûte conique 4		Cymbale II
	Nazard 2 2/3		Hautbois 8
	Octave 2		
	Tierce 1 3/5	Pédale	Soubasse 16
	Fourniture III	<i>32 touches Do 1 à Sol 3</i>	Bourdon 8
			Flûte 4

Accessoires	P + I
-------------	-------

	P + II
	P + II 4
	I + II
	Expression
	Combinaison libre
	Tutti

L'instrument auquel on a conservé ses sommiers mécaniques d'origine possède une traction électro-mécanique pour les notes et électro-pneumatique pour les jeux. Il offre également la possibilité de préparer une "combinaison libre".

### 5.7. La sacristie et le cloître

Le mobilier de la sacristie est typique du style liégeois.

Dans le cloître, on remarque un beau Christ en bronze, malheureusement peint. Il a été offert à Saint-Denis par un paroissien du XIX<sup>e</sup> siècle, le sidérurgiste John Cockerill, qui habitait un bel hôtel, aujourd'hui disparu, sur la place qui porte son nom.

### 5.8. Les cloches

Les sept cloches actuelles ont été fondues le 4 mai 1909 par le fondeur français Paccard (doc fiche de fonte)

Les notes des volées (du grave à l'aigu) sont : la, ré, mi, fa #, sol, la et ré : c'est une belle sonnerie aux combinaisons intéressantes.

Plusieurs éléments confèrent à cette sonnerie un caractère particulièrement joyeux et lumineux. L'axe de rotation des cloches est situé plus bas que leur sommet et le battant est articulé en-dessous du sommet de la cloche et est muni d'un contrepoids ; ce système appelé *rétrograde lancé*, permet un balancement rapide de la cloche.

D'autre part, les cloches Paccard sont connues pour leur son très timbré mettant en valeur les harmoniques.

Toutes les cloches ont été enlevées pendant la guerre sauf une, le sol, située juste au-dessus de l'escalier lorsqu'on monte à leur étage ; ses bords ne sont pas ébréchés et elle ne porte pas de marques de numérotation. Les autres cloches ont été récupérées de justesse et réinstallées.

*Vu leur poids de bronze, les cloches étaient particulièrement convoitées pendant les guerres pour en récupérer le métal ; il arrivait aussi qu'on les enlève pour les cacher.*



## Bibliographie

BOLLY J.-J. et SOUMERYN-SCHMIDT D., *Répertoire photographique du mobilier des sanctuaires de Belgique. Province de Liège. Canton de Liège II*, Ministère de la Communauté française et Institut royal du Patrimoine artistique, Bruxelles, 1982, pp. 19-27.

DANDOY A., DEWEZ L. et GILBART O., *Liège, centre d'art*, Assises du centenaire de l'A.I.Lg., Liège, 1947, pp. 81-96.

DEMOULIN B. et KUPPER J.L., *Histoire de la principauté de Liège, de l'an mille à la Révolution*, Editions Privat, 2002.

DENOEL S., *Les fortifications notgériennes de la cité de Liège, nouvelle approche contextuelle et critique des sources*, Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois, T CXII, 2001-2002, Liège, Maison Curtius, 2005.

FELIX J.P., *Rapport historique sur l'orgue de la Collégiale Saint-Denis à Liège*, 1978.

FORGEUR R., *L'église Saint-Denis à Liège*, Feuillet archéologique de la Société Royale « Le Vieux Liège », 2<sup>ième</sup> édition, Liège, 1971.

FRAIKIN N., *L'église Saint-Denis à Liège*, Bulletin de la Commission Royale des Monuments et des Sites, Bruxelles, 1954.

GEORGES M. et HUYGHE B., *Le Pont des Arches à Liège*, Centre de recherche archéologique et fluviale asbl, Liège, 2004.

GOBERT Th., *Liège à travers les âges. Les rues de Liège*, 12 t., Culture et Civilisations, Liège, 1975-1978, réédition illustrée du texte publié en 1924-1929.

HOFFSUMMER P., *Les charpentes de toitures en Wallonie*, Ministère de la Région Wallonne, Division du Patrimoine, Namur, 1995.

LEMOINE M., *Liège couleur Simenon*, éditions du Céfal/Centre Georges Simenon, Liège, 2002.

LEONARD J., *L'évolution des toitures de Saint-Denis à Liège, l'apport de la tracéologie du bois*, mémoire de licence, Université de Liège, Faculté de philosophie et lettres, Département des sciences historiques, 2007-2008.

PINCKERS G., *La collégiale et le quartier Saint-Denis*, Liège, 1980 (?).